



"J'avais un beau ballon rouge " au Théâtre de l'Atelier



J'aurais bien aimé que Romane Bohringer soit mon amie. D'aussi loin que je me souviens j'ai toujours eu cette drôle d'impression. Cela doit être un truc de fan, une sensation familière et un peu irrationnelle. Ce soir-là, chacune à notre place, elle, sur scène, et moi, dans les rangs des spectateurs, nous avons rendez-vous au cœur de Montmartre, là où le fantôme de Charles Dullin hante encore les cintres, dans le très précieux Théâtre de l'Atelier.

Pour la pièce « J'avais un beau ballon rouge », Romane Bohringer est aux côtés de son père Richard Bohringer, c'est une première fois. Troublant.

Quelle chance inouïe pour une fille et pour un père, pour deux acteurs, de partager la même scène, de s'engager dans l'imaginaire d'un même auteur, et, par-delà même les techniques de jeu et l'expérience de l'art dramatique, d'aller puiser dans d'intimes ressources pour donner vie à un tout autre père et à une toute autre fille.

Comme pour un voyage dans une dimension parallèle, le père et la fille sont projetés en Italie pendant les années de plomb, entre 1965 et 1975. Le texte d'Angela Demattè invente une étudiante idéaliste qui devient une jeune femme sublimée par la révolution et trop tôt emportée par son époque. Face à elle, ou plutôt tout contre elle, se tient un père aimant, il cherche à comprendre sa fille, il cherche à protéger son enfant. Comment retenir un enfant qui s'échappe vers un ailleurs dangereux ? Comment nuancer le discours de son enfant lorsqu'on est témoin de son endoctrinement ? Les questions que pose l'auteur sans jamais porter de jugement, ni sur le père, ni sur la fille, se révèlent être d'une actualité effroyable. Sans tomber dans le mélodrame, le duo Bohringer est d'une grande justesse, aérien et profond, les artistes se fondent dans leurs personnages et laissent transparaître avec une élégante pudeur un lien d'une force infinie. Plus qu'une histoire terrible aux rebondissements douloureux, il est question d'amour, le meilleur, le désintéressé, l'absolu. La tendresse et le respect, que le père et la fille entrelacent au questionnement social et politique, s'inscrivent dans une problématique humaine et inévitablement contemporaine.

Richard Bohringer excelle, il est d'une sincérité désarmante, il a cette simplicité de jeu façon Brando, sorte de décontraction apparente dont de très rares acteurs ont le secret. Romane Bohringer, quant à elle, ne prend aucune distance avec les éléments, elle vole très haut où s'ancre dans la terre, intense, elle se jette, elle est le personnage. Ils sont magnifiques. La mise en scène de Michel Didym se lit sans aucune hésitation, dix années s'égrènent comme à la lecture d'un bon roman, la douceur des teintes des décors et leurs glissements permettent aux interprètes d'exprimer leurs sentiments sans heurts, l'atmosphère dessinée est une évidence.

Bouleversée, presque aux larmes, et le cœur bourré de reconnaissance pour « mes amis » de la scène, je quitte la chaleur du Théâtre de l'Atelier. Je traverse mon vieux quartier des Abbesses, celui de mes vingt ans, j'emporte avec moi une histoire violente, comme celle qui nous poursuivent parfois jusque dans nos vies, et puis ce parfum d'innocence celui de l'amour d'un père pour sa fille - et l'inverse aussi.

Merci. Cette pièce est un cadeau.